Compte rendu, Opéra. Liège. Opéra Royal de Wallonie, le 19 octobre 2014. Jules Massenet : Manon. Annick Massis, Alessandro Liberatore, Pierre Doyen, Roger Joakim. Patrick Davin, direction musicale. Stefano Mazzonis di Pralafera, mise en scène



Quatre ans après sa prise de rôle à l'Opéra de Rome, il était temps pour **Annick Massis** de se frotter une nouvelle fois à l'héroïne née sous la plume de l'abbé Prévost et mise en musique par Massenet. Des retrouvailles entre une chanteuse et un personnage, comme une rencontre enfin aboutie, dont le concert du mois d'avril Salle Favart nous avait déjà donné un avant-goût des plus prometteurs. Force est de constater que l'écriture du rôle convient idéalement à la maturité vocal acquise par la soprano française depuis plusieurs années, dont on ne cesse d'admirer l'évolution, toute en sagesse et en lent mûrissement, comme un grand vin dont le bouquet s'enrichit au fil du temps. Ainsi que sa Juliette dans la maison liégeoise nous le faisait déjà écrire

voilà près d'un an, l'instrument d'Annick Massis a gagné en ampleur comme en richesse, affirmant un médium désormais parfaitement assis et un grave sonore dans un poitrinage réalisé avec beaucoup d'art, **Annick Massis marche sur tous les chemins** sans pour autant perdre l'insolence et l'éclat de son registre aigu, osant toujours de spectaculaires contre-rés qui médusent l'assistance et déchaînent ses ovations par leur puissance et leur impact dans la salle.

Annick Massis marche sur tous les chemins

A l'instar de l'héroïne de Shakespeare et Gounod, l'évolution du personnage apparaît de façon parfaitement lisible dans son jeu scénique et ses inflexions vocales, l'adolescente naïve du début de l'œuvre faisant place peu à peu à une femme sûre de ses charmes et habile dans leur usage sur la gent masculine.

Plus encore qu'une « petite table » poignante et un « Cours-la-Reine » éblouissant, on retient surtout une scène de Saint-Sulpice débordante de sensualité et de tendresse, ciselée dans ses nuances comme jamais, dans un intense moment d'émotion.

On comprend mal en revanche la nécessité des costumes à enlaidir l'héroïne, la ravalant tout au long de la représentation au rang d'une vulgaire pute de luxe, affublée qu'elle est d'une affreuse perruque blonde contre laquelle se bat constamment l'interprète, un comble pour une chanteuse naturellement dotée d'élégance et de prestance !

A ses côtés, on découvre le jeune ténor italien Alessandro Liberatore, tout entier dans son premier Des Grieux, qu'il sert avec fougue et sincérité. Sa prestation démontre un travail sur la langue française, mais le style propre à cette déclamation et à cette musique mériterait d'être davantage approfondi, la nature profondément transalpine de sa voix transparaissant souvent, malgré un bel effort de nuances en voix mixte dans le Rêve. L'aigu demeure parfois un rien serré et fragile, la projection modeste du chanteur se réduisant alors dans le registre supérieur, rendant ainsi le combat inégal contre l'orchestre. Un talent à suivre, qu'on retrouvera bientôt dans le Nabucco nancéen, où il tiendra le rôle d'Ismaele.

Formidable Lescaut, Pierre Doyen confirme cet après-midi encore les qualités qu'on suit chez lui depuis un moment. Beauté du timbre, puissance de la voix, solidité de la technique, aisance de l'aigu, précision de la diction et intelligence scénique, voilà un carton plein qu'on est heureux, une fois de plus, de saluer bien bas.

On apprécie également sans réserve le Comte Des Grieux de Roger Joakim, davantage baryton-basse que vraie basse, mais c'est un plaisir d'entendre ce rôle chanté haut et clair, avec noblesse et bonté, loin de l'autorité charbonneuse des voix fatiguées souvent distribuées ici. On est sincèrement émus par un « Epouse quelque brave fille » à la ligne de chant si tendrement déroulée que l'amour paternel contenu dans cet air en devient pleinement sensible.

Excellents, le Guillot insidieux de Papuna Tchuradze et le Brétigny imposant de Patrick Delcour, ainsi que le trio d'élégantes formé par Sandra Pastrana, Sabine Conzen et Alexise Yerna.

Tous évoluent dans la mise en scène imaginée par Stefano Mazzonis di Pralafera. Le maître des lieux à conçu sa scénographie comme le grand livre de la vie de Manon, que la

jeune femme feuillette avant de mourir. Les pages se tournent ainsi au fil des actes, idée d'une belle poésie mais dont la réalisation s'avère souvent poussive et la mise en place, à grand renfort de techniciens visibles du public, laborieuse. Si les décors évoquent clairement le premier quart du XXe siècle et les Années Folles – provoquant souvent un décalage avec la musique de Massenet évoquant clairement le XVIIIe siècle –, les costumes balaient allègrement trois cents ans, sans doute pour évoquer l'universalité de l'histoire de Manon Lescaut, ces télescopages créant une confusion qui laisse souvent les spectateurs extérieurs à l'action, les sentiments peinant souvent à s'installer.

A la tête des Chœurs de la maison, en bonne forme, et de l'Orchestre de l'Opéra Royal de Wallonie, très investi dans cette partition, Patrick Davin défend avec passion ce répertoire qu'il affectionne et galvanise ses troupes tout en ménageant les solistes, notamment le rôle-titre qu'il paraît couver amoureusement. Au rideau final, triomphe mérité pour Annick Massis, qu'on retrouvera à de nombreuses reprises durant cette saison, et un beau succès pour l'œuvre de Massenet, qu'on ne se lasse pas de redécouvrir.

Liège. Opéra Royal de Wallonie, 19 octobre 2014. **Jules Massenet : Manon**. Livret de Henri Meilhac et Philippe Gille d'après *Les Aventures du Chevalier Des Grieux et Manon Lescaut* d'Antoine François Prévost. Avec Manon : Annick Massis ; Le Chevalier Des Grieux : Alessandro Liberatore ; Lescaut : Pierre Doyen ; Le Comte Des Grieux : Roger Joakim ; Guillot de Morfontaine : Papuna Tchuradze ; De Brétigny : Patrick Delcour ; Poussette : Sandra Pastrana ; Javotte : Sabine Conzen ; Rosette : Alexise Yerna. Chœurs de l'Opéra Royal de Wallonie ; Chef de chœur : Marcel Seminara. Orchestre de l'Opéra Royal de Wallonie. Direction musicale : Patrick Davin. Mise en scène : Stefano Mazzonis di Pralafera ; Décors : Jean-Guy Lecat ; Costumes : Frédéric Pineau ; Lumières : Franco Marri

Rossini: nouvelle production de La Gazzetta à Liège



Liège, Opéra royal. Rossini: La Gazzetta, 20>28 juin 2014. Le 20 juin 2014, l'Opéra royal de Wallonie présente un nouveau joyau lyrique de Rossini, totalement méconnu et pourtant redevable de sa meilleure inspiration : **La Gazzetta**, créé en 1816, l'année du *Barbier de Séville*, son chef d'oeuvre comique délirant. Liège, grâce au discernement de son directeur **Stefano Mazzonis di Pralafera**, qui met en scène cette résurrection attendue, affirme une curiosité enthousiasmante pour les partitions oubliées… Après *L'Equivoco stravagante*, *L'inimico delle donne* de Galuppi, et plus récemment l'autre *Guillaume Tell*, non pas celui de Rossini mais celui jamais joué de Grétry, la scène liégeoise offre toutes ses équipes au service de ce nouvel événement lyrique de fin de saison.

La prochaine production est d'autant plus prometteuse qu'elle intègre les dernières trouvailles de la recherche musicologique : le fameux quintette du premier acte, que l'on croyait perdu et qui vient d'être redécouvert à Palerme en 2011. Créé à Naples le 26 septembre 1816, La Gazzetta impose dès l'ouverture son excellente inspiration : Rossini la reprend in extenso pour *La Cenerentola*. En deux actes,

l'action s'inspire de la pièce de Goldoni, *Il matrimonio per concorso*. Titre oblige, Rossini cite le monde de la presse: en faisant paraître une annonce ciblée dans un journal de Paris, un riche parvenu (Pomponio) veut marier sa fille (Lisetta) au meilleur parti de la place… Rien n'est trop grand pour ses projets matrimoniaux. Hélas, la fille est amoureuse du propriétaire de l'hôtel (Filippo) où elle loge avec son père. Brodant sur le thème de l'amour capricieux, Rossini ajoute une intrigue secondaire celle de Doralice (la fille de l'ami de Pomponio : Anselmo, venu lui aussi à Paris) qui aime Alberto, voyageur insatisfait en quête de l'amour absolu… Pomponio cèdera-t-il aux vœux de sa fille Lisetta en lui permettant d'épouser Filippo ?
Dans le rôle de Filippo, Laurent Kubla, jeune ténor belge à suivre, fait ses premiers pas sur la scène liégeoises aux côtés de Cinzia Forte (Lisetta), Monica Minarelli (Madama la Rose), Edgardo Rocha (Alberto)…

Rossini : La Gazzetta, 1816. Nouvelle production
Liège, Opéra royal de Wallonie, les 20,22,24,26,28 juin 2014

Live web, le 26 juin 2014, 20h (dernière représentation de la production)
en direct de l'Opéra royal de Wallonie

Illustrations : Louis Leopold Boilly (35 têtes d'expression, vers 1823)

Donizetti : Maria Stuarda à l'Opéra royal de Wallonie,

Liège (16>24mai)



Donizetti : Maria Stuarda à Liège (16>24mai 2014). Contemporain de Bellini, sous-estimé en comparaison à Rossini auquel il succède et à Verdi qu'il préfigure, Donizetti incarne cependant un style redoutablement efficace, comme en témoigne ses deux ouvrages inspirés de l'histoire des Tudor (Anna Bolena, 1830 et Maria Stuarda, 1834). Les deux opéras, célèbres parce qu'ils osent confronter chacun deux portraits de femmes héroïques et pathétiques (Anna Bolena, Giovanna Seymour – Maria Stuarda, Elisabetta), se révèlent convaincants par la violence des situations comme le profil psychologique qu'ils convoquent sur la scène. Liège accueille Maria Stuarda et Bordeaux, Anna Bolena.

Nommé directeur musical des théâtre royaux de Naples, **Gaetano Donizetti** profite avant l'avènement irrépressible de Verdi, de l'absence de Rossini en Italie (au profit de la France). Anna Bolena est son premier grand succès en 1830 au Teatro Carcano avec le concours des vedettes du chant, Giuditta Pasta et Giovanni Battista Rubini. Son inspiration ne semble plus connaître de limites, produisant ouvrages sur ouvrages avec une frénésie diabolique, malgré ses ennuis de santé liés à la syphilis contractée peu auparavant… Suivent de nouveaux jalons de sa carrière lyrique dont surtout dans la veine comique pathétique, L'Elixir d'amorce (Milan, 1832 : le premier joyau annonçant dix années avant l'autre sommet qui demeure Don Pasquale de 1843 pour le Théâtre-Italien de Paris), puis Lucrezia Borgia (sur le livre de Felice Romani, l'ex librettiste de Bellini)… Comme un nouvel avatar de ce drame gothique anglais qu'il semble aimer illustrer, Donizetti compose après Anna Bolena, Maria Stuarda créé à Naples en 1834. Marino Faliero triomphe ensuite en 1835 sur la scène parisienne, la même année où il produit aussi Lucia di

Lammermoor, alors que son confrère Bellini meurt après avoir livré I Puritani. Donizetti souffre toujours d'une évaluation suspecte sur son œuvre : moins poète que Bellini, moins virtuose et délirant que Rossini, moins dramatique et efficace que Verdi… l'artisan inspiré synthétise en vérité toutes ses tendances de l'art lyrique, proposant de puissant portraits lyriques à ses interprètes. Car il ne manque ni de finesse psychologique ni de sens théâtral propice aux situations prenantes.

_____

Donizetti : Maria Stuarda
Opéra royal de Wallonie, Liège
Du 16 au 24 mai 2014

Depuis plusieurs années, **Maria Stuarda,** reine d'Ecosse, est prisonnière et assignée à résidence au château de Fortheringhay par sa cousine Elisabetta, la reine d'Angleterre. Celle-ci doit épouser le roi de France, mais elle aime en secret le comte de Leicester qui aime en secret… Maria Stuarda. Entre les deux femmes, le conflit politique se double d'un conflit amoureux : un affrontement spectaculaire et dramatique entre la reine souveraine et la reine déchue; autour d'elles, les intrigues de la cour, les complots, la cruauté. Maria Stuarda finira décapitée…



Maria Stuarda, la tragédie de 1834, qui met en scène les reines ennemies Marie Stuart et Elisabeth Ire, est l'oeuvre la plus connue de la trilogie de Donizetti sur les reines de l'époque Tudor (avec Anna Bolena et Roberto Devereux). Déjà Anna Bolena, ouvrage plus ancien, créé en 1830, opposait deux femmes rivales (soprano et mezzo : Anna et Giovanna soit Anne Boleyn et Jane Seymour). Dans l'ouvrage de Donizetti, les deux femmes ne s'affrontent pas tant pour le pouvoir que pour l'amour d'un homme, le comte de Leicester. Leur altercation culmine au II.
Parmi les moments les plus poignants figurent le dialogue entre les deux reines à l'acte II, le duo entre Maria et Talbot à l'acte III, l'air déchirant de Maria avant son exécution (alors que Donizetti imagine un évanouissement fatal pour Anna Bolena). L'opéra fut interdit par le roi de Naples à cause d'une dispute qui éclata lors des répétitions entre les prime donne qui incarnaient les reines d'Ecosse et d'Angleterre. L'une traita l'autre de « vile bâtarde », conformément au texte mais avec tellement de conviction, qu'il fallut les séparer de force…
Outre l'anecdote, l'opéra qui répond à une commande du San Carlo de Naples fut créé dans une version tronquée. C'est la Scala de Milan qui en 1835 accueillit Maria Stuarda avec Maria Malibran dans le rôle-titre, laquelle en méforme chanta très mal. Qu'importe, la confrontation entre les deux reines opposées au II redouble d'impact et de surenchère dramatique, dont Verdi se souviendra. Le dramatisme de Donizetti atteint là un paroxysme particulièrement réussi par ce qu'il dévoile non deux types politiques, mais deux âmes bataillant,

échevelées, portées par une passion égale pour le même homme (Roberto : Robert de Leicester). En traitant Elisabeth de « bâtarde », Maria Stuarda signe son arrêt de mort.

Direction musicale: Aldo Sisillo
Mise en scène et costumes: Francesco Esposito
Chef des chœurs: Marcel Seminara
Orchestre & Chœurs: Opéra Royal de Wallonie-Liège

Maria Stuarda: Martine Reyners*
Elisabetta: Elisa Barbero*
Roberto comte de Leicester: Pietro Picone
Talbot: Pierre Gathier
Cecil: Ivan Thirion
Anna Kennedy: Laura Balidemaj

* pour la première fois à l'Opéra royal de Wallonie, Liège

5 dates événements
Les 16, 18, 20, 22, 24 mai 2014, à 15h ou 20h

Compte rendu, opéra. Liège. Opéra Royal de Wallonie, le 1er et 2 avril 2014. Giuseppe Verdi : Aida. Isabekke Kabatu / Kristin Lewis, Rudy Park /

Massimiliano Pisapia, Anna-Maria Chiuri / Nino Surguladze, Carlos Almaguer / Mark Rucker. Paolo Arrivabeni, direction musicale. Ivo Guerra, mise en scène

Depuis 2006, l'**Opéra Royal de Wallonie** n'avait plus monté l'**Aida de Giuseppe Verdi,** c'est chose faite, la scène liégeoise s'offrant même le luxe d'une double distribution, une gageure à notre époque. La mise en scène d'**Ivo Guerra**, importée de Bordeaux et réalisée ici par **Johannes Haider**, se révèle plaisante dans son imagerie égyptienne évitant toute surcharge, pharaonique sans lourdeur, ménageant de beaux moments d'intimité. Comme le dit lui-même le scénographe « *je fais face pour la première fois à un mythe du théâtre avec respect et révérence : je n'ose toucher à ce qui a été écrit. Je peux seulement le lire, le repenser, l'imaginer avec ma sensibilité* ».



Gloria all’Egitto

Ce qui nous vaut ainsi des tableaux certes conventionnels et fidèles à une certaine tradition, mais qui jamais ne viennent empêcher l’écoulement du flot musical. Une direction d’acteurs plus resserrée aurait néanmoins été la bienvenue, le soin de faire vivre le drame étant laissé aux seules voix.

Le premier soir, à tout seigneur, tout honneur : on retrouve avec un grand plaisir le ténor coréen **Rudy Park** après son inoubliable Calaf nancéen. L’écriture redoutable de Radames ne paraît lui poser aucun problème, et il déploie à volonté son instrument large et puissant, aussi tellurique que sa personne. Il soulève ainsi à bout de bras une voix au médium presque barytonal, paraissant monter vers les hauteurs avec la même vaillance, ce qui nous vaut des aigus électrisants, longuement tenus, d’un impact irrésistible. Il va jusqu’à surprendre dans la scène ultime, osant des piani dont on ne l’aurait jamais cru capable. Scéniquement, il se pose sur le plateau tel Osiris en personne, souvent monolithique par sa stature de géant, mais tant d’arrogance vocale est à ce prix.

A ses côtés, **l’Amneris d’Anna Maria Chiuri** se lance avec courage dans la bataille, gagnant en force durant la

représentation, pour finir par rendre justice à la vocalité du personnage, aigus dardés et graves autoritaires.

Face à eux, **Isabelle Kabatu**, visiblement décidée à oser désormais les rôles les plus larges – le programme de salle évoque la Gioconda, Abigaille et Brünnhilde –, paraît se mesurer à plus fort qu'elle, la tessiture demandée par le rôle-titre excédant ses possibilités. Le registre grave apparaît confidentiel, l'aigu forte, souvent poussé et perdant toute souplesse, bouge sous l'effort, tandis que l'émission sonne souvent tubée et artificiellement grossie, rendant le texte difficilement compréhensible. Quelques aigus piano bien négociés rappellent la véritable nature vocale de la soprano belge, et on regrette qu'une voix aussi intéressante se lance dans pareils défis, quitte à en pâtir.

Avec Amonasro, Carlos Almaguer retrouve un de ses emplois de prédilection, et c'est un bonheur d'entendre ainsi une voix de baryton Verdi sainement émise, ronde autant que claire et bien timbrée, se déployant aisément dans la salle. L'interprète connait pleinement son personnage et se révèle convainquant de bout en bout.

Bon Ramfis de **Luciano Montanaro**, à l'aigu toutefois parfois retenu, et le Roi bien chantant mais trop peu imposant de Roger Joakim.

Le lendemain, on découvre avec curiosité l'Aida de la soprano américaine Kristin Lewis dont la renommée ne cesse de grandir, notamment dans ce rôle précis. Sa plastique irréprochable et sa peau couleur d'ébène conviennent admirablement au personnage, et l'interprète s'engage pleinement dans le drame, mais vocalement le bilan demeure plus mitigé, laissant comme une impression d'inachevé : si le timbre se révèle d'une belle teinte moirée et les moyens idéaux pour le rôle-titre, grâce notamment à un grave chaud et sonore, la conduite du chant apparait souvent irrégulière, certains sons mal contrôlés et mal soutenus alternant avec des sonorités somptueuses, comme

si le geste vocal variait d'une voyelle à l'autre. En début de représentation, de nombreuses attaques en soufflet viennent gâcher la ligne de chant, produisant des notes poussées et stridentes. Mais la chanteuse se rachète grâce à un « O patria mia » de grande école, comme si l'écriture vocale lentement déroulée par Verdi dans cet air lui permettait d'enfin assouplir son instrument, laissant la voix monter toute seule, ce qui nous vaut une superbe messa di voce suivi d'un bel aigu piano à la fin du morceau. Une artiste à suivre, mais qui devrait encore polir sa technique vers davantage de détente et encore moins d'efforts, travail nécessaire au vu de la célébrité qui s'ouvre à elle, car la beauté du matériau vocal en vaut la peine.

En Radames, Massimiliano Pisapia affronte crânement les difficultés qui parsèment sa partition, mais malgré un aigu puissant – bien qu'étrangement émis, plus volumineux que rayonnant –, sa voix manque de largeur dans le médium pour rendre justice à la vocalité du général égyptien.

Face à lui, **Nino Schurguladze** ne fait qu'une bouchée de la partie d'Amnéris, affichant les mêmes particularités vocales que sa consœur de la veille : un médium assez opaque, au vibrato audiblement marqué – signalant une fatigue de l'instrument –, mais un aigu percutant et insolant ainsi qu'un grave sonore et généreux, poitriné assez haut mais sans appui excessif. La mezzo géorgienne affiche en outre un tempérament flamboyant et on croit sans réserve à sa fille de Pharaon naviguant sans cesse entre amour et haine.

On salue également l'Amonasro ample et venimeux de **Mark Rucker**, le baryton américain semblant lui aussi ne faire qu'un avec son rôle, tant l'identification vocale autant que scénique apparaît grande.

Ainsi que les seconds rôles, tous efficaces, les chœurs du théâtre effectuent un excellent travail musical, triomphants autant que nuancés.

Pour sa première Aida, **Paolo Arrivabeni**, directeur musical de la maison, a parfaitement saisi les enjeux de cette partition et sait en éclairer les différentes facettes. Sa direction, jamais tonitruante, mesurée et attentive aux chanteurs, permet aux musiciens de l'orchestre de se montrer sous leur meilleur jour, et sert l'ouvrage avec les honneurs.

Liège. Opéra Royal de Wallonie, 1er **et 2 avril 2014. Giuseppe Verdi : Aida**. Livret d'Antonio Ghislanzoni d'après Auguste Mariette et Camille Du Locle. Avec Aida : Isabelle Kabatu / Kristin Lewis ; Radames : Rudy Park / Massimiliano Pisapia ; Amneris : Anna-Maria Chiuri / Nino Surguladze ; Amonasro : Carlos Almaguer / Mark Rucker ; Ramfis : Luciano Montanaro ; Le Roi : Roger Joakim ; La Grande-Prêtresse : Laura Balidemaj / Chantal Glaude ; Un Messager : Marcel Arpots / Giovanni Iovino. Chœurs de l'Opéra Royal de Wallonie ; Chef de chœur : Marcel Seminara. Orchestre de l'Opéra Royal de Wallonie. Direction musicale : Paolo Arrivabeni. Mise en scène : Ivo Guerra ; Réalisée par : Johannes Haider ; Décors : Giulio Achilli ; Costumes : Bruno Fatalot ; Lumières : Michel Theuil

---

Aida de Verdi depuis l'Opéra royal de Wallonie

Live web depuis l'ORW Liège. Verdi : Aida, le 2 avril, 20h. En pleine Egypte pharaonique, l'amour de Radamès, général égyptien, et d'Aida, esclave nubienne, est menacé par la guerre que vont se livrer les deux pays. Mais un autre danger les guette : Amneris, fille du roi d'Egypte, est éprise de Radames et voit en Aida une rivale. La victoire des troupes égyptiennes est

totale. En guise de récompense, le roi offre sa fille à Radamès. Par amour, le héros guerrier victorieux adoré par le pharaon lors de la fameuse scène du défilé de la victoire -tableau collectif qui revisite le grand opéra à la française-, trahit les siens, le peuple qui l'adule, Pharaon qui lui a remis l'or des dieux … Condamnés à être ensevelis vivants, cependant que la fille de Pharaon Amnéris observe impuissante à l'accomplissement de cet amour fatal qu'elle n'a pu infléchir, Radamès et Aida incarnent jusqu'à la mort, la souveraineté d'un amour qui dépasse les conflits et le destin des individus qui en sont traversés. La force de l'opéra égyptien de Verdi demeure son réalisme archéologique (l'égyptologue Mariette a collaboré au livret pour la vraisemblance de l'action sur scène, jusqu'à la justesse de certaines sonorités purement égyptiennes…), mais aussi son intimisme. En faisant d'Aida, un opéra surtout psychologique à la façon d'un huit clos qui se joue à 3 personnages : Radamès pris entre les sentiments d'Amnéris et d'Aida, la princesse et son esclave captive, Verdi a réussi un authentique chef d'œuvre lyrique, évitant le superficiel et le creux qu'un prétexte historique aurait pu causé… Livret Antonio Ghislanzoni.



Aida de Verdi, Direct live le 2 avril 2014
Paolo Arrivabeni, direction
Ivo Guerra, mise en scène
Barbara Frittoli, Isabelle Kabatu, Stuart Neill, Rudy Park, Nino Surguladze, Anna Maria Chiuri, Mark Rucker …
9 dates. A l'affiche du 25 mars au 4 avril 2014

Aida de Verdi à L'Opéra royal de Wallonie



Liège, ORW. Aida de Verdi. 25 mars > 11 avril 2014. C'est assurément l'un des opéras les plus joués au monde, tant par la qualité de sa musique que sa dramaturgie alliant avec équilibre et finesse huit-clos psychologique (trio amoureux tragique : Radamès, Aida, Amnéris) et grande scène collective dont la marche victorieuse et le défilé devant Pharaon restent de claironnants manifestes (trompettes à l'appui). L'attrait d'Aida aujourd'hui tient essentiellement au réalisme sentimental dont Verdi est capable ; on pensait écouter et voir un peplum, Aida exprime surtout une ardente passion amoureuse : la liaison impossible entre l'esclave éthiopienne Aida et le général égyptien Radamès, l'un et l'autre appartenant à deux clans opposés-, y est minutieusement dépeinte à travers une lente course à l'abime : unis au I, dénoncés au II, condamnés et ensevelis vivants au III. A mesure que leur destin croisé s'enfonce dans l'absolu de la solitude et de la mort, Amnéris la propre fille de Pharaon et la rivale malheureuse d'Aida, rugit, intrigue puis implore : son impuissance est à la mesure de l'amour des deux amants magnifiques. L'opéra est l'œuvre d'un compositeur parvenu au faîte de sa gloire planétaire : il est adulé avec le même enthousiasme à Milan, Paris, Saint-Pétersbourg et donc au Caire. Pour inaugurer le Canal de Suez et l'opéra du Caire en 1869, Verdi reçoit donc commande de l'Etat égyptien d'un nouvel ouvrage. Aida ne sera cependant créé que deux ans après, en 1871. A l'époque de la guerre contre l'Ethiopie, l'Egypte antique ressuscite ainsi avec un scrupule archéologique (auquel a participé le scientifique égyptologue Mariette), mais ce qui touche surtout le public encore aujourd'hui c'est la passion amoureuse qui dévore et consume le couple souverain Aida et Radamès.



Verdi : Aida
Opéra en quatre actes Giuseppe Verdi Livret d'Antonio Ghislanzoni d'après Auguste Mariette et Camille Du Locle. Créé au Caire, le 24 décembre 1871. Dernière représentation à Liège, novembre 2006

Aida à l'Opéra royal de Wallonie à Liège
Du 25 mars au 5 avril 2014 : 9 représentations à Liège
Le 11 avril 2014 à Charleroi – www.pba.be
ma. 25, me. 26, je. 27, ve. 28 mars & ma. 1er, me. 2, ve. 4, sa. 5 avril I 20 h – le 30 mars à 15h
> Opéra royal de Wallonie-Liège : Place de l'Opéra – BE-4000 Liège
> Infos/réservations : 04/221 47 22 – www.operaliege.be

Fidelio en direct de liège sur internet, ce soir jeudi 6 février 2014 à 20 h



En direct sur internet, ce soir : Fidelio de Beethoven, le 6 février 2014, 20h. **Live web en direct de l'ORW à Liège. Depuis plusieurs années, l'Opéra royal de Wallonie** se met au diapason du numérique en offrant en accès libre, l'accès en direct de nombreuses productions de la saison lyrique en cours. Jeudi 6 février 2014, en direct de l'Opéra royal de Wallonie à Liège, pleins feux sur Fidelio de Beethoven dès 20h, sur le site de l'Opéra royal de Wallonie. En lire +, lire notre présentation complète

Fidelio en direct sur internet depuis l'Opéra Royal de Wallonie à Liège

Fidelio de Beethoven, Direct live le 6 février 2014
Paolo Arrivabeni, direction
Mario Martone, mise en scène
Jennifer Wilson (Leonore), Zoran Todorovitch (Florestan), Franz Hawlata (Rocco), Conzia Forte (Marzelline)…
A l'affiche du 31 janvier au 11 février 2014



L’amour d’une femme. L’action se situe en Espagne, dans une prison près de Séville à la fin du XVIIIe siècle. Florestan a été jeté en prison par le gouverneur Don Pizarro, dont il avait dénoncé les agissements illégaux. Leonore, épouse de Florestan, est déterminée à sauver son mari. Déguisée en garçon, sous le nom de Fidelio, elle parvient à s’introduire auprès du geôlier Rocco, à gagner sa confiance et à libérer Florestan, aidée par l’arrivée providentielle du ministre venu mettre fin à l’arbitraire tyrannique de Don Pizarro… Fidelio, opéra romantique, recueille les fruits solaire des Lumières, soulignent la vertu d’une épouse fidèle et loyale prête à sauver jusqu’à la mort celui qu’elle aime : telle Alceste de Gluck, c’est une figure de femme droite et déterminée que l’amour conduit jusqu’au sublime exemplaire. Livret Josef Sonnleithner et Georg Friedrich Treitschke.
En lire +, lire notre présentation complète



Chaque séance débute à 20h, accessible depuis le site de l’Opéra royal de Wallonie.

Les Live Web de l'Opéra royal de Wallonie, consultez la page dédié " web & tv " sur [le site de l'Opéra royal de Wallonie ORW à Liège]

En direct sur internet : Fidelio de Beethoven, jeudi 6 février 2014, 20h



En direct sur internet : Fidelio de Beethoven, le 6 février 2014, 20h. **Live web en direct de l'ORW à Liège. Depuis plusieurs années, l'Opéra royal de Wallonie** se met au diapason du numérique en offrant en accès libre, l'accès en direct de nombreuses productions de la saison lyrique en cours. Jeudi 6 février 2014, en direct de l'Opéra royal de Wallonie à Liège, pleins feux sur Fidelio de Beethoven dès 20h, sur le site de l'Opéra royal de Wallonie. [En lire +, lire notre présentation complète]

Fidelio en direct sur

internet depuis l’Opéra Royal de Wallonie à Liège

Fidelio de Beethoven, Direct live le 6 février 2014
Paolo Arrivabeni, direction
Mario Martone, mise en scène
Jennifer Wilson (Leonore), Zoran Todorovitch (Florestan), Franz Hawlata (Rocco), Conzia Forte (Marzelline)…
A l’affiche du 31 janvier au 11 février 2014



L’amour d’une femme. L’action se situe en Espagne, dans une prison près de Séville à la fin du XVIIIe siècle. Florestan a été jeté en prison par le gouverneur Don Pizarro, dont il avait dénoncé les agissements illégaux. Leonore, épouse de Florestan, est déterminée à sauver son mari. Déguisée en garçon, sous le nom de Fidelio, elle parvient à s’introduire auprès du geôlier Rocco, à gagner sa confiance et à libérer Florestan, aidée par l’arrivée providentielle du ministre venu mettre fin à l’arbitraire tyrannique de Don Pizarro… Fidelio, opéra romantique, recueille les fruits solaire des Lumières, soulignent la vertu d’une épouse fidèle et loyale prête à sauver jusqu’à la mort celui qu’elle aime : telle Alceste de Gluck, c’est une figure de femme droite et déterminée que l’amour conduit jusqu’au sublime exemplaire. Livret Josef Sonnleithner et Georg Friedrich Treitschke.
En lire +, lire notre présentation complète



Chaque séance débute à 20h, accessible depuis le site de l’Opéra royal de Wallonie.
Les Live Web de l’Opéra royal de Wallonie, consultez la page dédié ” web & tv ” sur le site de l’Opéra royal de Wallonie ORW à Liège